

INTRODUCTION

Rachel BOUVET et Rita OLIVIERI-GODET

Cet ouvrage se propose d'explorer la géopoétique des confins au sens géographique du terme, en mettant au premier plan des paysages grandioses, ceux du désert, de la forêt, de la toundra, de la banquise, du fleuve, de la lande, autant d'espaces soumis aux forces vives des éléments et qui mettent le corps et l'esprit à l'épreuve. Là où la végétation prolifère de manière fulgurante, là où le rythme de l'eau anime le paysage, là où le minéral impose ses lois, là où le vent souffle à perdre haleine, là où les « phénomènes premiers » retiennent toute l'attention, les confins apparaissent. C'est leur saisie qui déclenche l'écriture. Comme l'indique le préfixe *géo*, la géopoétique inscrit au cœur de ses préoccupations le rapport à la terre, au monde, au dehors. Tous les auteurs étudiés ont en commun une grande sensibilité envers les paysages, envers la nature, témoignant chacun d'une prédilection pour l'un de ses écosystèmes. Géographique s'entend aussi dans le sens de planétaire dans la mesure où le lecteur s'apprête à traverser le Sahara, l'océan Indien, l'Écosse, les forêts du Canada et du Brésil, l'Amazonie, le Grand Nord, etc., autrement dit à amorcer un voyage à travers des lieux d'une beauté saisissante, à travers des continents dont les textes témoignent avec vigueur.

Qui dit « confins » dit « marges ». Tout territoire est divisé, orienté, soumis à des forces centripètes et centrifuges, tout espace se définit en fonction de certains lieux privilégiés et des marges, mal famées ou peu fréquentées. Suivant les cultures, suivant les époques, celles-ci revêtent une signification différente. Les mers ont été tour à tour craintes et encensées, les campagnes célébrées puis délaissées, avant d'être consacrées de nouveau. L'évolution de la sensibilité envers les paysages, qui se transforment sans cesse dans l'imaginaire collectif, fait en sorte que des lieux peuvent être investis positivement ou négativement selon les périodes. Par exemple, au Québec, la Révolution tranquille des années 1960, d'abord et avant tout culturelle, a cherché à se distinguer de la littérature du terroir des

années précédentes, fortement marquée par l'idéologie religieuse et colonisatrice, en élisant la ville comme espace premier. Il faudra attendre le début du *xxi*^e siècle pour voir se confirmer l'émergence d'autres espaces, qui ont surtout pour caractéristique d'être des espaces non urbains, ayant en commun de se situer en marge par rapport à l'espace le plus représenté auparavant sans pour autant réactualiser la dimension idéologique qui avait prévalu par le passé. Les deux auteurs québécois étudiés dans cet ouvrage, Francine Ouellette et François Turcot, montrent ainsi des préférences prononcées : l'une pour les espaces métis, l'autre pour l'espace de la forêt. Ailleurs, dans la littérature arabe, on note une absence assez remarquable du désert comme espace de représentation après la période que l'on nomme préislamique, où la poésie du désert forme l'un des courants majeurs. Malgré son omniprésence dans les pays de culture arabe, du Maghreb jusqu'au Machrek en passant par la péninsule arabique, le paysage désertique semble absent de la littérature, tandis que les villes, les villages, les vallées arrosées par des fleuves ou des rivières, ou encore les jardins foisonnent. Les rares auteurs arabes ayant donné au désert une place de choix dans leurs œuvres apparaissent comme des exceptions, en marge des courants majeurs. C'est le cas d'Ibrahim Al Koni, écrivain lybien d'origine touareg. La question de la marge se décline différemment dans le cas des écrivains-voyageurs, puisque le voyage implique généralement un déplacement vers les marges de la société dans laquelle vivent ces derniers, une exploration de paysages et de cultures situés au-delà des frontières, un espace qu'ils souhaitent découvrir. Voyage et confins semblent aller de pair, tout comme la géopoétique implique l'exploration des confins, autant sur le plan géographique que sur le plan intellectuel et culturel. Ce n'est sans doute pas par hasard si ce collectif fait la part belle à plusieurs écrivains-voyageurs : en plus du fondateur de la géopoétique, le poète et philosophe Kenneth White, sont présentés deux écrivains-géographes, Jean Morisset et Sylvain Tesson, deux écrivaines-voyageuses du tournant du *xx*^e siècle, Isabelle Eberhardt et Marie Le Franc, un écrivain-voyageur de la veine surréaliste, Benjamin Péret, deux écrivains-voyageurs passionnés de déserts et d'océans, Pierre Loti et J.-M. G. Le Clézio, un écrivain-sociologue, Jesus Paes Loureiro. Enfin, chaque culture distribue à sa façon les zones de confins et se fait une représentation des espaces lointains. La question de l'altérité entre nécessairement en ligne de compte. Comment habite-t-on un territoire censé être inhabitable ? Quelles représentations s'en fait-on ? Pour les Inuit, par exemple, le Grand Nord n'est pas un espace des confins, il forme le territoire dans lequel ils vivent ; par contre, la ville ou le désert constituent pour eux les confins. Ils ont évolué jusqu'à récemment dans une culture basée sur la tradition orale et relativement fermée sur elle-même, ce qui fait que les échanges avec les autres sémios-

phères étaient assez réduits. C'est l'une des raisons pour lesquelles il a fallu attendre si longtemps avant de connaître la manière dont les Inuit perçoivent l'espace nordique. L'autre raison réside dans l'attitude coloniale envers ces territoires auxquels les gouvernements ont imposé des modes de vie et d'écrire totalement différents des leurs. À lire les textes d'Aqqaluk Lyngé, de Taqralik Partridge, de Vicky Simigak, de Markoosie Patsauq, de Mitiarjuk Nappaaluk, d'Alootook Ipellie et de Zebedee Nungak, nous découvrons à quel point l'image qu'ils se font de la *nuna* (terre des Inuit, *Nunavik*) diffère de celle à laquelle nous sommes habitués, en premier lieu parce qu'elle se définit comme la « terre habitée ». Les nuances sont nécessaires quand on évoque les limites de l'espace habité, car celles-ci sont toujours établies en fonction d'un territoire donné.

Marges, confins, frontières : les confins peuvent aussi être vus en termes de frontière entre les cultures. Qu'il s'agisse du métissage biologique, comme dans le cas des communautés métisses du Canada, ou de métissage culturel, que d'aucuns nomment « métisserie¹ », la relation entre les cultures se nourrit de conflits et d'échanges, obligeant parfois les êtres à inventer une « troisième culture », un entre-deux dans lequel chacune des sociétés se trouve remise en question, en particulier la société occidentale qui s'est arrogée le droit d'imposer ses lois sur de nombreux territoires, autant dans les Amériques qu'au sud de la Méditerranée. S'interroger sur les frontières culturelles, les investir d'un sens critique : voilà qui rejoint un autre postulat de la démarche géopoétique, celui de la critique radicale de la société sédentaire occidentale, de la fameuse « autoroute de l'Occident » si souvent décriée par White, qui préfère quant à lui les chemins de traverse, le nomadisme intellectuel, les figures du dehors, les promenades sur la lande, où les énergies circulent en liberté, où l'on peut être témoin de « l'ultime union de la matière et de l'espace ».

Pour structurer la réflexion autour de ces questions et orienter le parcours du lecteur, les textes présentés dans ce volume sont regroupés en sous-thématiques. Un premier groupe, *Perspectives théoriques*, rassemble trois contributions autour de la géopoétique des confins tout en s'appuyant sur l'analyse d'un corpus assez diversifié. Le texte introductif de Rachel Bouvet ouvre le débat en explorant les sens pluriels de l'imaginaire des confins à partir de l'analyse de plusieurs œuvres d'écrivains-voyageurs ; Christophe Roncato Tounsi cerne le rôle moteur que les confins jouent dans l'écriture de Kenneth White, théoricien et écrivain phare de

1. Comme le suggère le poète québécois Jean Désy dans son dernier ouvrage, *Amériquoisie* (Montréal, Mémoire d'encrier, 2016).

la géopoétique, en rapport avec les fondements philosophiques de son œuvre, tandis que Rita Olivieri-Godet met en avant le renversement de perspective sur les confins que la prise en compte du point de vue des autochtones engendre sur l'imaginaire du Grand Nord. À ces trois contributions s'ajoutent six études ordonnées selon les représentations de lieux et de paysages de confins, ancrages géographiques des œuvres étudiées : *La toundra*; *La plaine*; *La forêt*; *Le fleuve*; *Le désert*. L'itinéraire proposé au lecteur est une invitation à pénétrer dans l'imaginaire des paysages grandioses qui se constitue en force motrice du processus de création littéraire et inaugure un nouveau rapport à l'espace et à l'autre.

Perspectives théoriques

En ouverture de cet ouvrage, Rachel Bouvet propose une ample réflexion sur les paysages des confins dans le cadre de la géopoétique. Soucieuse de préciser et de délimiter les concepts, l'auteure attire l'attention sur la spatialité inhérente au terme confins et s'applique à expliquer comment l'idée même de confins rejoint la posture géopoétique. Elle revisite cette notion qui peut aussi bien renvoyer à l'idée de la frontière qu'à celle d'une zone éloignée perçue comme espace de l'extrême, inhospitalière, inhabitée ou de faible densité. Réfléchir sur les confins dans le cadre de la géopoétique renvoie, selon Rachel Bouvet, à une interrogation sur les différentes façons d'habiter le monde et de l'exprimer. L'auteure procède à l'examen d'une rêverie de l'immensité et du lointain que les espaces de l'extrême tels que les déserts, les forêts et les mers suscitent, tout en soulignant les liens entre l'acte de paysage et le paysage littéraire. Pour prolonger la réflexion théorique et aborder l'évolution des paysages des confins dans l'imaginaire occidental, Rachel Bouvet analyse un corpus de textes écrits en français, entre la fin du XIX^e siècle et le début du XXI^e siècle, par des écrivains-voyageurs accordant une place de choix aux paysages maritimes (*Le Chercheur d'or*, de J.-M. G. Le Clézio, 1985), aux paysages désertiques (*Le Désert*, de Pierre Loti, 1894 et *Écrits sur le sable* d'Isabelle Eberhardt, publication posthume en 1988) et aux paysages sylvestres (*Hélios fils des bois*, de Marie Le Franc, 1930 et *Dans les forêts de Sibérie*, de Sylvain Tesson, de 2011). La démarche de Rachel Bouvet, géopoéticienne renommée et actuelle directrice de l'Atelier de géopoétique « La Traversée », envisage la géopoétique comme un champ de recherche et de création transdisciplinaire et non comme une sous-catégorie des études littéraires ou de la géographie littéraire.

Le caractère transdisciplinaire de la géopoétique se manifeste pleinement dans la production de son fondateur Kenneth White à laquelle Christophe Roncato-Tounsi, spécialiste de son œuvre, consacre sa réflexion. Il choisit, comme clé

d'entrée de l'univers whitien, l'analyse du poème « On Rannoch Moor », publié dans *Les Rives du silence* (1997), à partir de la phénoménologie de Husserl. Dans son étude, l'auteur rappelle la démarche créative et critique de White, caractérisée par une appréhension sensible des éléments spatiaux et géographiques et son attirance particulière pour les espaces ouverts et non codés, pour le lointain, des lieux qui sont des zones limites et qui invitent à l'aventure du corps et du langage : la lande de Rannoch est un de ces lieux qui séduisent l'auteur du *waybook Le Rôdeur des confins*. L'analyse méticuleuse de Christophe Roncato-Tounsi du poème « On Rannoch Moor » permet de mettre en évidence le rôle des confins dans la poésie whitienne ainsi que les interactions qui s'établissent entre l'expérimentation du lieu et sa traduction dans des modalités d'écriture inédites.

Rita Olivieri-Godet, pour sa part, soulève la question de l'imaginaire qui s'est élaboré au fil du temps sur des territoires considérés comme des « confins » et qui met l'accent sur leur éloignement et sur leur isolement. Caractérisés comme des régions sauvages, ces territoires ne peuvent pas être dissociés de la représentation des peuples premiers qui les habitent : c'est le cas des Inuit dans le Grand Nord canadien. Rita Olivieri-Godet examine cette problématique à partir d'une perspective post-coloniale, en s'intéressant à ses nouvelles formes de représentation dans l'œuvre de l'écrivain-voyageur-géographe canadien Jean Morisset. La réflexion qu'elle développe touche à l'enjeu-mémoire et à la topologie imaginaire du continent américain. Elle explore tout d'abord la prose poétique « *Terra Hochelaga* » et le poème « géographies géographies » qui lui permettent de préciser les éléments d'une autre géographie du continent américain, dévoilée par l'écriture de Morisset. Dans un deuxième temps, elle analyse son recueil de poèmes *Chants polaires* (2002), ancré dans le paysage physique et humain du Grand Nord que l'auteur a fréquenté tout au long de sa vie. Rita Olivieri-Godet fait ressortir la démarche intériorisée de l'appréhension de l'espace, en phase avec une dimension temporelle de très longue durée, comme un des éléments clés auquel Jean Morisset a recours, dans *Chants polaires*, pour décentrer l'imaginaire occidental sur ce territoire et ses habitants. Ainsi, l'adoption d'un point de vue endogène évacue la figuration de ces territoires comme inhospitaliers pour faire valoir le savoir-faire des Inuit et leur refus d'autonomiser l'être vis-à-vis de l'environnement.

La toundra

La toundra, espace référent caractérisé par une immense étendue de paysage végétal, est un des éléments constituant de l'identité paysagère du Grand Nord, renvoyant, par métonymie, dans certains textes littéraires, au territoire nordique

des Inuit. Entre l'œuvre de l'écrivain-voyageur Jean Morisset qui a parcouru les Amériques, y compris le Grand Nord, et celle des écrivains inuit qui font entendre leurs voix depuis peu, il est possible de repérer des points de convergence sur l'imaginaire autour de ce territoire. C'est notamment ce que révèle la contribution de Nelly Duvicq, dont l'article « Les mots de la toundra : poétique du territoire dans la littérature inuit » interroge le regard porté par les Inuit sur leur territoire. Nelly Duvicq explique dans son travail qu'en inuktitut, la langue des Inuit, le terme « *sila* » désigne à la fois l'environnement, « le dehors » et l'intelligence. Savoir et territoire sont ainsi réunis dans un même mot car ils sont nécessaires à la survie de l'Inuk qui doit appréhender les conditions extrêmes de l'Arctique. Nelly Duvicq met en évidence l'omniprésence du territoire dans les récits oraux et écrits grâce à son rôle essentiel dans la survie physique et culturelle des Inuit. Elle réalise ainsi un travail pionnier consacré à l'élaboration d'un panorama de la littérature inuit écrite, depuis le premier roman *Sanaaq*, de Mitiarjuk Nappaaluk, publié en français en 2002, jusqu'à la poésie ultra-contemporaine de la nouvelle génération. En explorant la façon dont les auteurs inuit articulent les différentes relations à l'espace dans leurs textes et assurent la transmission de sa connaissance, l'auteure met en évidence l'écart avec la perspective occidentale qui considère l'Arctique comme des confins, contrairement aux écrivains inuit pour qui « l'Arctique est le cœur de la vie ». Elle conclut son article en soulignant la résonance entre la pensée inuit du territoire et les principes de la géopoétique.

La plaine

Les vastes étendues, l'isolement, le caractère inhospitalier et sauvage des prairies du Manitoba et de la région des Laurentides composent, chez Francine Ouellette, l'ancrage géographique des représentations culturelles qui explorent les frontières entre Amérindiens et Occidentaux. L'article de Licia Soares de Souza aborde les confins en tant que frontière culturelle, à partir de la notion de sémiosphère de Yuri Lotman. Elle montre que les personnages de métis mis en scène par Francine Ouellette dans les deux romans, *Au nom du père et du fils* (1984) et *Le Sorcier* (1985), renvoient aux conflits entre deux cultures, la culture blanche et la culture amérindienne, situant le sujet métis à la lisière de plusieurs univers culturels. Son analyse attire l'attention sur le fait que ces œuvres, contrairement aux romans du terroir québécois souvent investis d'un aspect conservateur, inaugurent un autre rapport avec les vastes espaces de confins. La mise en scène de parcours d'observateurs itinérants dans la région des Laurentides (*Au nom du père et du fils*) et dans les prairies du Manitoba (*Le Sorcier*) sont des signes par excellence de l'espace sauvage

qui se prêtent à l'évocation de la vie amérindienne. Ces œuvres donnent lieu à la représentation d'un rapport intime avec les espaces des confins, qui reste cependant cantonné à la marge de la nation canadienne. Chacun des romans étudiés par Licia Soares de Souza exprime un aspect particulier des axes symboliques formés par ces espaces de la nature : selon l'auteure, *Au nom du père et du fils* renvoie à la formation d'un réseau syncrétique interculturel tandis que, dans *Le Sorcier*, la charge symbolique des prairies fait référence au processus de peuplement de l'ouest canadien.

La forêt

La dimension de l'immensité de l'espace est également explorée dans le paysage littéraire de la forêt qui, ici, se dédouble dans l'image du labyrinthe, lieu où le sujet perd ses repères. Les articles d'Élise Lepage et de Leonor de Abreu – le premier consacré, en partie, à un recueil de poèmes, le deuxième à un récit de voyage – rendent compte des spécificités propres à chacune des œuvres à l'égard des constructions métaphoriques spatiales et des rapports à l'environnement sylvestre.

S'interrogeant sur la littérature québécoise et son rapport aux espaces des confins, Élise Lepage, auteure de *Géographie des confins* (2016), met en lumière l'évolution de l'imaginaire littéraire québécois sur le paysage. D'abord attiré par les représentations du « terroir », cet imaginaire a laissé place, depuis le milieu du xx^e siècle, à l'engouement pour les villes jusqu'à ce que, plus récemment, des espaces appartenant à la catégorie « non urbain » puissent ressurgir transfigurés. La voie empruntée par Élise Lepage élabore une mise au point théorique qui questionne la perception de l'espace en Occident et met en avant les principes sous-jacents à la géopoétique. Fondée sur des liens à la fois intellectuels et sensibles entre les humains et la terre, cette approche heuristique renvoie à une meilleure appréhension des espaces de confins. Pour examiner les connexions entre paysage et poétique, l'auteur fait le choix très pertinent d'analyser les deux premiers recueils de poèmes de François Turcot : *Miniatures en pays perdu* (2006), recueil sur le Nord, et *Derrière les forêts* (2008). Dans son analyse, Élise Lepage souligne que la posture poétique de Turcot tend à se projeter vers le monde, vers le dehors, une posture permettant de mieux saisir deux des figures des confins, le Nord projeté comme « pays perdu » et le monde forestier labyrinthique.

Si l'image de la forêt vue comme un labyrinthe s'impose également chez l'écrivain surréaliste Benjamin Péret, qui la découvre lors d'un voyage au Brésil en 1956, l'étude de Leonor Lourenço de Abreu décline une série de figures de l'excès et

de la démesure. Son approche souligne la perception sensorielle du paysage de la forêt qui explore les dimensions érotique et mythique, tout en s'appuyant sur le champ métaphorique de la mort et de la régénération. Cette spécialité de Benjamin Péret s'attache à démontrer les relations entre l'espace référentiel, onirique et mythique de la forêt amazonienne et son inscription dans le paysage mental du poète surréaliste, ce qui permet de tisser des liens avec la démarche géopoétique. Ce voyage de Péret aux confins du Brésil sera à l'origine de plusieurs textes de l'auteur, peu connus du public, relevant tout à la fois du récit de voyage, de la critique d'art, de la prose poétique et de la divulgation des légendes indigènes. Leonor Lourenço de Abreu les décortique avec habileté, pour en extraire le matériau allégorique de l'écriture surréaliste du poète, en phase avec une géographie poétique du surréalisme qui s'inscrit tout particulièrement « dans des confins géographiques, oniriques et mythiques ».

Le fleuve

La forêt amazonienne, vue de l'intérieur cette fois à partir du fleuve qui la traverse, image tout aussi labyrinthique, est à nouveau sujet d'interrogation dans l'article de Brigitte Thiérion. Le fleuve invite au voyage et au déplacement dans le temps et dans l'espace. Les rapports entre expériences physique et poétique de l'immense fleuve Amazone sont abordés à travers l'étude de l'ouvrage *Au-delà du méandre de ce fleuve* (2002) de João de Jesus Paes Loureiro, poète et sociologue de la culture brésilienne, originaire de l'État du Pará. La lecture de ce poème en prose, proposée par Brigitte Thiérion, s'inspire de la perspective géopoétique pour mieux saisir la démarche de l'auteur, à la fois ancrée dans son expérience réelle de cet espace emblématique et redevable à son appréhension imaginaire qui se nourrit des mythes amazoniens. Ainsi, Brigitte Thiérion fait apparaître les modes de réinscription de l'ancrage géographique qui sont à l'œuvre dans l'expérience d'écriture créatrice d'un monde : le voyage, évoqué par le poème, le long de l'Amazone vers l'estuaire de Belém met l'accent sur le rapport symbiotique de l'Homme au fleuve tout en fondant une conception du poète sur l'*ethos* amazonien.

Le désert

Le désert est un des espaces de confins les plus emblématiques, perçu comme espace de l'extrême, inhabitable et lointain. L'article d'Élisabeth Vauthier a le mérite de nous faire découvrir, à travers l'œuvre de l'écrivain libyen Ibrahim Al Koni, une autre perception du désert et de la vie nomade des Bédouins. Le renversement de

perspective que l'on retrouve chez les écrivains inuit, lorsqu'il s'agit de représenter leur rapport au territoire, est aussi partagé par cet auteur. Ainsi, de la toundra au désert, la figuration récurrente de ces espaces « vides » se trouve fissurée. L'étude d'Élisabeth Vauthier sur le roman *Le Saignement de la pierre* (1990) attire l'attention sur la singularité de l'œuvre d'Ibrahim Al Koni au sein du champ littéraire. Le projet de l'écrivain, dont l'œuvre est riche de plus d'une quarantaine d'ouvrages, envisage de fonder un genre particulier, celui du « roman du désert ». La centralité de l'espace du désert dans le roman étudié, représentatif du « roman du désert », place les autres lieux sous sa dépendance, ce qui en dit beaucoup sur le déplacement que cette œuvre opère sur l'imaginaire du désert. Le texte incorpore les dimensions référentielles et mythiques pour construire une image du désert comme un élément vivant, habité par des créatures diverses, qui s'éloigne de celle d'un lieu vide. L'analyse d'Élisabeth Vauthier permet de saisir les changements proposés par l'auteur sur le plan des mentalités et des imaginaires. Dans son œuvre, le désert devient un lieu familier régi par ses propres valeurs, tandis que le monde des sédentaires est renvoyé au domaine des confins. L'article d'Élisabeth Vauthier boucle la boucle dans la mesure où le premier paysage étudié dans ce collectif, le désert, est aussi le dernier, mais cette fois c'est un désert vu de l'intérieur, à travers le regard d'un auteur d'origine nomade.